



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de CROUZET (Michel), « [Appendices]  
Les Paradis Artificiels de Théophile Gautier »,  
*L'Œuvre fantastique*, Tome II, *Romans*, GAUTIER  
(Théophile), p. XXXVII-XL

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2605-6.p.0039](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2605-6.p.0039)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via  
Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées  
hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

LES PARADIS ARTIFICIELS  
DE THÉOPHILE GAUTIER

Il y a dans le fantastique de Gautier, ou dans son œuvre en général, un cycle de la drogue, un ensemble de textes (et d'expériences vécues) relatifs à l'usage de l'opium et du haschisch. Dans l'étude de 1868 sur Baudelaire, et à propos des séances du « club des hachichins », Gautier devait écrire : « Après une dizaine d'expériences nous renoncâmes pour toujours à cette drogue enivrante, non qu'elle nous eût fait mal physiquement, mais le vrai littérateur n'a besoin que de ses rêves naturels et il n'aime pas que sa pensée subisse l'influence d'un agent quelconque » (*Baudelaire*, éd. Senninger, p. 155). A coup sûr il tend dans cette confession tardive à réduire l'importance de la drogue pour lui ; je ne dis pas son emprise ; ce n'est pas un intoxiqué mais son œuvre est unie aux excitants et aux stupéfiants, et son œuvre fantastique au premier chef ; comme il le dit dans les premières lignes de *Le Haschisch*, la pâte verte, c'est le théâtre intérieur, c'est la vision de l'impossible chez soi, à domicile, c'est la suprématie de la conscience et du sujet sur le réel, c'est le fantastique « au coin de la rue », et entré dans l'ère positive, ou dans la littérature du procès-verbal et du témoignage. Tout un pan du fantastique de Gautier dépend de la drogue : le nouveau cours qui va dominer cette œuvre après 1850 commence là, quand les thèmes « classiques » du fantastique sont renouvelés, ou retrouvés dans les séances de drogue qui font du monde de l'au-delà un spectacle, une expérience, un moment vécu.

Pourquoi la drogue ? Elle est consubstantielle au romanisme : l'ivresse ne renvoie pas seulement à un pouvoir hallucinatoire, mais à une multiplication, une accélération, presque une purification de la vie. L'image « reçue » d'Hoffmann associe fantastique et alcool. Déjà dans *Deux acteurs*, danse, musique, ivresse, fantastique sont unis. A la fin de *La nuit de Cléopâtre*, au plus fort de l'orgie, Meïamoun a la vision d'un « immense cauchemar architectural » : il voit les paysages *piranésiens* d'une ville gigantesque qui, depuis Tho-

mas de Quincey, sont des visions d'opiomane. Dès 1837, l'opium joue son rôle dans une orgie de *Fortunio* ; si en 1838, avec *La pipe d'Opium*, Gautier se figure (avec prudence et distance) en opiomane, on a l'impression d'un passage à l'acte à partir d'un modèle littéraire, à partir d'un « lieu commun » de la culture romantique. La littérature de l'opium, née de la traduction de Musset en 1828 du livre de Quincey, cheminait depuis 1830 : « ... car je veux voir mon rêve en sa réalité », écrit Gautier dans *La chimère* (*Poésies complètes*, t. II, 1837, p. 93). René Huyghe (« Vers la contrée du rêve : Balzac, Gautier et Baudelaire, disciples de Quincey », dans *Le Mercure de France*, 1<sup>er</sup> juin 1939) a excellemment suivi cette influence, y compris dans les textes attribués à l'ivresse du haschisch. Quincey se retrouve dans *Le club des hachichins*. L'évolution de Gautier a été décrite par l'article de H. Cockerham, « Gautier, from hallucination to supernatural vision » (*Yale French Studies*, n° 50, 1974).

En 1843 (dans *La Presse* du 25 juillet, cf. *Correspondance*, t. II, p. 40 sq.), dans le compte rendu qu'il écrit lui-même de son ballet *La Péri*, et qu'il présente comme une sorte de lettre ouverte adressée à Nerval alors en Orient, Gautier indique, non sans discrétion, ce que la vision d'une créature céleste peut devoir à la drogue ; après avoir traduit son ballet, sa « fantaisie » en mots, il ajoute : « Chaque bouffée d'opium, chaque cuillerée de haschisch en fait éclore de plus belles et de plus merveilleuses » ; et de son héros le Turc Achmet, amoureux comme Gautier de l'impossible beauté, des régions pures de l'idéal, il écrit : « L'ivresse ne lui suffit plus, il lui faut l'extase [...] à l'aide de l'opium il tâche de dénouer les liens qui enchaînent l'âme au corps, il demande à l'hallucination ce que la réalité lui refuse. » Comme le sommeil, l'opium est une libération de la chair, une ascension spirituelle hors du monde, une évasion du désir vers l'idéal. Ainsi *La pipe d'opium* identifie la vision du drogué à celle du rêveur (cf. sur ce point l'article de E. J. Mickel, « Gautier's use of opium and haschisch as a structural device », *Studi Francesi*, 1971). Mais déjà pour cette activité libre de l'âme, sortie de sa prison de matière, Gautier a trouvé mieux : en 1843 il est initié au haschisch comme il le raconte dans *La Presse* du 10 juillet (voir dans l'appendice précédent le texte de l'article) ; le 10 décembre, dans un récit de voyage en Angleterre (repris dans *Caprices et zigzags*,

1852), il raconte un souvenir de « fantasia » : « Un soir j'avais pris du haschisch c'est-à-dire une cuillerée de paradis sous la forme d'une pâte verte » ; la vision succède aux correspondances perçues comme des réalités (« J'entendis des fleurs qui chantaient, je vis des phrases de musique bleues, vertes et rouges, qui sentaient la vanille, une transposition complète de toutes mes idées. » Le « h » se trouve alors au confluent du milieu « artiste » et du milieu « scientifique ».

Le docteur Moreau de Tours, aliéniste, raconte dans *Du haschisch et de l'aliénation mentale* (paru en 1843) comment il initia Gautier à la drogue verte : « Théophile Gautier avait entendu parler des effets du haschisch ; il me témoigna un vif désir de pouvoir en juger par lui-même tout en avouant qu'il était peu disposé à y croire ; je m'empressai de le satisfaire » ; le traité citait tout au long l'article de Gautier : n'était-il pas un procès-verbal d'expérience psychique ? » Le haschisch ne pouvait trouver un plus digne interprète que la poétique imagination de M. Gautier ; ses effets ne pouvaient être peints avec des couleurs plus brillantes, et j'oserais dire, plus locales » (p. 20 *sq.*). Par deux fois le savant avait recours au poète (p. 70 encore). Pour l'expérience de l'allongement du temps, Gautier était encore cité « malgré la poétique exagération » de ses notations ; Nodier de même étayait les recherches du savant. La vision « vraie », la vision vécue était bien l'équivalent d'une invention fantastique, le psychisme *aberrant*, fût-il celui du sommeil, celui de la folie, celui de la drogue, était une expérience, au sens « positif » du mot, du fantastique, des puissances fantasmatiques de l'âme. Moreau de Tours avec le haschisch comptait étudier la folie sur lui-même, par une dérive contrôlée et maîtrisée hors des chemins de la normalité raisonnable. L'hallucination, disait-il (p. 147) est « cette espèce de métamorphose qui nous arrache à la vie réelle pour nous jeter dans un monde où il n'y a de réel que les êtres créés par nos souvenirs et notre imagination ». La drogue provoquait un rêve éveillé (p. 172), une folie consciente, un *fantastique* à la demande. Si d'une part le fantastique était assimilé à une pathologie, inversement toute pathologie lui ressemblait. Voir à ce sujet les belles remarques de G. Ponnau (*op. cit.*, p. 33 *sq.*) qui a montré à quel point le fantastique s'enracine « dans toutes les disciplines qui traitent de l'esprit » (*op. cit.*, p. 40). Le conte devient quasi expérimental : le surnaturel est *vrai*. Nouvelle réellement

inouïe qui explique la présence à l'hôtel Pimodan de Moreau de Tours et de Aubert-Roche qui en 1840 dans son livre *De la peste ou typhus d'Orient* avait le premier sans doute parlé du haschisch. La drogue est l'expérience fondamentale de l'artiste (les Goncourt dans *Manette Salomon*, UGE, 1979, p. 26, installent leurs héro Coriolis à l'hôtel Pimodan avec Gautier, Boissard, Monnier, Feuchères, Magimel...); mais celui-ci s'y retrouve sur le même terrain que le psychiatre; avant 1850, avant la découverte de Poe, et avec Gautier, le fantastique cherche une nouvelle dimension, un second souffle « positif » avec les paradis artificiels.

Qu'y trouve-t-il au fond, sinon lui-même : la drogue n'est pas vraiment utilisée comme un stimulant de la création; certes plus tard Gautier avouera aux Goncourt (cf. *Journal*, 28 juillet 1868) qu'il avait écrit *Militona* (publ. en 1847) en dix jours grâce au haschisch. Dans *La pipe d'opium*, remarque P.-G. Castex (*op. cit.*, p. 232), Gautier « s'imité lui-même »; l'expérience est d'abord et surtout esthétique : le drogué ne découvre que lui-même, ne met en œuvre que ses images. Il ne crée rien d'autre que ce qu'il créait auparavant. La drogue semble une « source », une ressource, alors qu'elle n'est peut-être qu'une caution et une vérification. C'est l'art le vrai paradis.

En tout cas initié au haschisch en 1843, Gautier se présente en « hachichin » : avec Boissard et Alice Ozy il goûte à la drogue dès cette époque, avant les séances de l'hôtel Pimodan. Dans *La croix de Berny* (publ. en 1845), le personnage dont il écrit l'aventure, le poète Edgar de Meilhan, qui lui ressemble fort, est un adepte de « la confiture verdâtre »; on le voit « barbarisé » et déguisé en Turc (l'héroïne qu'il courtise lui trouve un air exemplairement « bête » en cette occasion) s'abandonner aux visions et connaître « le bien-être des anges traversés par la lumière divine (cf. éd. M. Lévy, 1865, p. 245 et 255). En 1846, en mars, en avril, il y eut encore des soirées à l'hôtel Pimodan où Gautier fut présent; des billets de Boissard (cf. *Corr. Gén.*, t. III, p. 35, 38, 133) semblent bien ne pas l'inviter seulement à dîner. En 1848 Alice Ozy (*ibid.*, p. 384) le convie à souper : « N'oublie pas, aimable canaille, que mardi on festoie chez moi à 11 heures » et lui recommande : « Apporte du haschisch, les convives seront nombreux et spirituels, et le champagne à discrétion... »